

SAINT BERNARD (2021)

– Frères et sœurs, certains historiens, surtout au XIX^e siècle, ont brossé un portrait de saint Bernard assez rébarbatif : un homme sévère jusqu'à l'intransigeance, austère jusqu'à la tristesse, violent et batailleur sans souci de la peine qu'il faisait à autrui. Je crois que ces auteurs n'ont jamais lu les œuvres de Bernard, ou bien ils les ont lues avec des lunettes teintées d'idéologie, ce qui a faussé leur perception de l'homme. Car pour Bernard la faiblesse humaine, notre faiblesse à chacun, est un lieu privilégié de l'expérience de Dieu, de notre rencontre avec lui.

Je commence par vous citer un passage emprunté à l'un de ses chefs-d'œuvre, son œuvre mystique par excellence : les *Sermons sur le Cantique des Cantiques*. Le voici :

Oh désirable faiblesse ! Qui me donnera non seulement d'être faible, mais d'être défait et de défaillir entièrement à moi-même, pour être rendu stable par la puissance du Seigneur ? Car la puissance de Dieu s'accomplit dans la faiblesse. (*SCt 25, 7*)

Oui, pour Bernard, notre faiblesse peut se changer en une chance extraordinaire de croissance spirituelle. Il va jusqu'à l'appeler bonne (*PP 3, 3*), utile, puisque seul celui qui se sait malade appelle le médecin ; c'est donc une faiblesse salutaire, puisque Dieu seul pourra en administrer le remède. Dès lors, il n'est pas nécessaire de la dissimuler : au contraire, il importe de la connaître et de la regarder paisiblement en face. Tout effort pour la cacher, à nos propres yeux ou aux yeux des autres, serait suspect, tel un voile jeté sur notre misère pour lui donner l'apparence d'une perfection trompeuse et présomptueuse. Et même, aux yeux de Bernard, pareille présomption constituerait le premier degré d'une grave chute (*QH 11, 5*).

Pour se concilier la grâce divine, une seule voie est sûre : s'abaisser, se faire tout petit, épouser sa faiblesse. Bernard est convaincu que notre progrès dans l'expérience de Dieu dépend, non de nos forces, mais plutôt de cette faiblesse loyalement reconnue et humblement confessée devant Dieu. Laisée à elle-même, notre faiblesse n'est pas en mesure de vaincre la tentation. Dès que celle-ci nous assaille, il faut sans tarder invoquer le secours de l'Esprit Saint « avec des gémissements, des soupirs et des larmes », écrit Bernard (*Div 31, 3*). Car l'âme ne peut résister à la tentation qu'« à condition de se mettre à crier au secours avec les mots du psalmiste : Guéris-moi et je serai guéri. » (*Div 32, 3*) La tentation devient ainsi le lieu d'où jaillit la prière. A l'homme guetté par le découragement à chaque expérience cuisante de sa misère, Bernard conseille de « se réfugier de la justice dans la miséricorde » (*Hum 18*). Dans un de ses *Sermons sur le Cantique*, il écrit ceci :

Mon mérite, c'est la compassion (*miseratio*) du Seigneur. Je ne serai certes pas à court de mérite tant que le Seigneur ne sera pas à court de compassion. Si les miséricordes du Seigneur sont abondantes, je suis également pourvu de mérites en abondance. Mais qu'en sera-t-il, si je suis conscient de nombreux péchés ? Là où les péchés ont abondé, la grâce, elle, a surabondé. (*SCt 61, 5*)

Pour Bernard, ce sont la foi et la confiance absolues dans la miséricorde qui sauvent l’homme. Cependant, notre faiblesse ne doit jamais devenir un prétexte pour céder effrontément aux tentations. C’est le cas du pécheur public qui affiche son péché et va jusqu’à le défendre. Justifier impudemment son péché serait une façon non-chrétienne de pécher, aussi funeste que celle de se laisser écraser par un sentiment excessif de culpabilité (*QH 2, 2*). Bernard s’est senti obligé de le souligner, afin d’ôter toute ambiguïté dans l’esprit de ses lecteurs.

Je conclus cette homélie par une parole de notre Pape François, qui fait écho aux réflexions de Bernard sur la faiblesse. Dans sa récente lettre apostolique *Patris corde*, consacrée à saint Joseph, le Pape écrit : « Nous devons apprendre à accueillir notre faiblesse avec une profonde tendresse. » Puisse le Seigneur nous accorder cette grâce, amen !